

Leningrad cowboys go America

C'est peu dire que « Leningrad cowboys go America » est une comédie. C'est carrément un film qui travaille le comique à tous les étages, comme on disait dans le temps « Eau et Gaz à tous les étages ».

D'abord le comique visuel, bien évidemment. On ne se remet jamais tout à fait de la première image où nos héros apparaissent à l'écran et même si on les voit ensuite pratiquement à chaque plan pendant 75 minutes, c'est à chaque fois le même choc visuel. Nous écarquillons les yeux, mais rien n'y fait, nous n'arrivons pas à croire ce que nous voyons à l'écran. Et là où Kaurismaki est très fort, c'est qu'il arrive à nous surprendre et à se renouveler à chaque nouvel épisode.

A priori bien sûr, le look de tous les membres du groupe (et de leur manager) est parfaitement ridicule, mais il est en fait tellement loufouque qu'il en devient une esthétique à part entière. Et surtout, nous savons tout de suite que Kaurismaki a juste poussé un (grand) cran plus loin la dégaine des grandes stars du rock des années 60, Elvis Presley en tête. De la banane aux santiags, en passant par la coupe du costume, tout y est.

Ce qui rend le film si attachant, c'est justement que derrière la franche rigolade et la caricature, on trouve en fait un hommage de tous les instants à la musique américaine ou plutôt à toutes les musiques des États-Unis, que ce soit le blues, le rock, le folk, le rythm and blues, la country music, le jazz, latino ou big band, c'est au choix. Mais en plus, les musiciens réussissent l'exploit d'être plutôt bons dans chaque style de musique tout en étant totalement pathétiques, soit par le jeu de scène, soit par la voix ou la gestuelle. Et de préférence les trois à la fois, sans oublier le costume (cf par exemple la veste orange avec la faucille et le marteau, énormes, sur la poitrine du chanteur). Et si cela ne suffisait pas, Kaurismaki s'offre le luxe de mettre en scène quelques morceaux culte, tels que « Rock and Roll is here to stay » ou « Born to be wild » dans des versions éminemment cocasses, mais qui tiennent quand même sacrément la route sur le plan musical.

Ensuite le comique de situation. Chaque saynète est construite de manière classique: d'abord l'exposé de la situation, déjà en soi parfaitement absurde, le développement jusqu'au climax hautement improbable, la chute hilarante qui entraîne le prochain épisode. Le début du film en est un très bon exemple: Le groupe est en train de jouer, il passe en fait une audition devant un aparatchik soviétique (fiasco complet) qui donne le numéro de son cousin aux États-Unis, appelé illico par l'impresario du groupe, qui ne fait ni une ni deux et décide de traverser l'Atlantique (au passage, nous apprendrons, juste par le biais d'une photo accroché au mur du salon que Lincoln est l'aïeul de la famille, émigré en son temps aux États-Unis et dont on n'a jamais plus eu de nouvelles...).

Là où les choses se corsent, c'est que l'hommage à la musique américaine se double d'un hommage à la musique de film et au cinéma américain sous toutes ses coutures. Chaque étape du voyage est l'occasion d'un clin d'œil à une situation, une scène ou un personnage type du cinéma de genre américain de la grande époque, le burlesque avant tout bien évidemment, mais pas seulement, loin de là. Nous retrouvons pêle-mêle le sky line de New-York, le bar minable au bord d'une route in the middle of nowhere, les champs de derricks du Texas, les casses de voiture (à deux reprises, dont l'une avec Jim Jarmush en vendeur de vieilles Cadillacs cabossées plus vrai que vrai), les pompes à essence, la prison avec ses énormes barreaux (et une scène minimaliste , mais oh combien efficace, où nos musiciens n'ont plus pour tout instrument que des canettes de bière), la mangrove de Floride où l'on s'attend à voir à tout moment surgir un crocodile et ce sera un saumon géant, le feu de camp dans le désert, l'impresario moitié escroc et totalement démerd, la plage et le culte du soleil (« What people like here are « The beach Boys »!!!, le passage de la frontière mexicaine (avec une réplique qui devrait rester dans les annales: « Nous approchons de la frontière, baissez-vous » et nos héros se retrouvent de l'autre côté sans qu'on ait même eu besoin de voir les contrôles de police!!!). et last but not least, le personnage comique récurrent, le sparing partner qui ponctue le film de ses apparitions saugrenues....

Kaurismaki nous régale de tous ces petits riens qui font immédiatement écho en nous, ce qui prouve, si besoin était, à quel point le cinéma américain imprègne à tout jamais la rétine du spectateur où qu'il se trouve dans le monde y compris au fin fond de la toundra finlandaise. Et chacun retrouve les films ou les images qui sont quelque part dans sa mémoire et sont autant d'icônes, d'archétypes du cinéma.

Ses films ou ses tableaux (les grands peintres de l'Amérique profonde, Edward Hopper en tête ne sont pas loin).

Derrière la dérision se cache donc plus de profondeur qu'on aurait tendance à en voir de prime abord. Kaurismaki avec son humour (très) décalé nous parle aussi -surtout?- de lui et révèle au grand jour son amour pour ces deux formes d'expression artistique qui collent le plus à l'Amérique : la musique (dite populaire) et le cinéma. (art populaire s'il en est).

Je n'ai pas parlé de l'autre grand mode comique, le comique de mots qui échappe forcément un peu à ceux qui ne comprennent pas le finnois. Mais il faut savoir que Kaurismaki fait parler ses personnages dans une langue très châtiée et plutôt désuète. Ce n'est plus un décalage, c'est le grand écart garanti avec ce qu'on voit à l'écran!! Évidemment, une fois de l'autre côté de l'Atlantique, l'anglais des cowboys est plus sommaire, mais Kaurismaki se débrouille malgré tout pour nous caser quelques répliques très hollywoodiennes. Tout simplement jubilatoire.

Et c'est sans doute le mot qui caractérise le mieux ce film qui manie l'outrance la plus kitsch avec beaucoup de tendresse pour notre plus grand bonheur

Josiane Scoleri.